

**Conférence d'ouverture  
de Françoise Enguehard  
28<sup>e</sup> conférence annuelle des Arts et la Ville  
Moncton, 2 juin 2015**

Bonjour,

Lorsqu'on m'a demandé de réfléchir au thème de la conférence et plus particulièrement lorsque je me suis mise à penser à l'image que véhicule votre organisation « les arts et la ville », une photo m'est venue à l'esprit.

Il s'agit de Saint-Jean de Terre-Neuve, mon chez moi, et cette étonnante structure de verre et d'acier au toit rouge tout à fait énorme à côté de la Basilique c'est un complexe inauguré en 2005, qui contient la galerie d'art, les archives et le musée de la province. Il s'appelle *The Rooms*, nom donné autrefois aux divers bâtiments d'un établissement de pêche – un hangar à sel, une cabane pour un doris, un appontement; il a été conçu par deux architectes locaux, Philip Pratt et Charlie Henley et, de fait, *The Rooms* ressemble bien à ces constructions emblématiques de la province puisqu'il incorpore, sous un même toit, trois bâtiments distincts, soit chacune des institutions qu'il abrite, toutes connectées au sein d'une verrière centrale, par divers paliers qui sont autant de ponts et de passerelles entre elles. Les arts sont ici dans la ville, tout à côté d'une basilique qui, jusqu'à ce moment-là, était la structure la plus haute de la capitale; Il y eut bien des critiques quand la construction fut annoncée sur ce site – autrefois un établissement militaire – et qu'on se rendit compte que *The Rooms* allaient dominer la basilique. Tout chauffeur de taxi de Saint-Jean vous dira d'ailleurs en souriant que *The Rooms* c'est la boîte dans laquelle la basilique a été livrée.

En fait, ce complexe n'aurait jamais dû être construit au début des années 2000. La province n'avait pas l'argent, le fédéral ne voulait pas y mettre un sou (en fait, ils y ont mis tout juste 2 millions) et le pétrole n'avait pas encore

apporté ses redevances. Mais la province en avait besoin : ses archives 2 risquaient la destruction par le feu ou l'humidité (selon le lieu où elles étaient entreposées), la galerie d'art était totalement obsolète et le musée était à l'étroit dans un bâtiment qui ne disposait même pas d'un monte-charge et encore moins d'un ascenseur. Brian Tobin, Premier Ministre de l'époque, est allé de l'avant, « si on attend d'avoir l'argent, on ne le fera jamais » m'a-t-il dit un jour avec toute sa superbe terre-neuvienne. Il avait réalisé qu'en tant que société distincte, fière de son identité et aspirant à se débarrasser, une fois pour toutes, de son étiquette de Cendrillon du Canada, Terre-Neuve avait besoin de montrer au grand jour sa culture, son patrimoine, ses artistes, son identité; sans complexe, en grand et en plein milieu de la vie et de la ville. Brian Tobin a souvent été critiqué, pris pour un poids plume en politique, mais il avait compris l'importance de réserver à la culture une place de choix dans la vie d'une population et je l'ai toujours admiré pour cette prise de position éclairée.

Depuis plusieurs années maintenant nous disposons aussi, à Saint-Jean de Terre-Neuve, d'un aéroport flambant neuf et, sans aucun esprit de clocher, je peux vous affirmer que c'est le plus beau de la région (et je les connais tous intimement!). L'architecte qui l'a conçu, a choisi d'en faire l'expression de la culture terre-neuvienne en évitant de lui donner de la hauteur pour l'intégrer dans le paysage, en lui donnant à l'extérieur une impression de voiles et de cordages qui évoque notre patrimoine maritime et en faisant la place belle aux fenêtres de façon à inviter la modeste lumière extérieure à entrer sans hésiter.

L'âme terre-neuvienne s'y révèle dans ce qui y manque : la brique triste, les murs de béton, tout ce côté institutionnel qui déprime le voyageur. La province, on le comprend en arrivant à l'aéroport, est spéciale, autre et fière de l'être. Si vous ne me croyez pas, entrez dans ce bâtiment original : il y a des œuvres d'art partout: un vitrail de 500 pieds carrés intitulé « *Voyage* » par Graham Howcroft qui fait danser la lumière dans le grand hall et, à côté de l'escalier roulant, une sculpture de Lueben Boykov qui a pour

nom *L'Étreinte* et qui commémore le 11 septembre 2001 et les avions américains accueillis ici en grand nombre, dans l'urgence, après les attentats de New York; à côté du carrousel à bagages c'est une immense peinture des steppes désertiques de Terre-Neuve par Gerry Squires et au-dessus de la zone de sécurité se trouvent trois autres œuvres d'inspiration maritime dont j'aime à penser que leur contemplation a évité bien des mouvements d'humeur aux voyageurs rongé par leur frein pour passer l'incontournable sécurité. Cherchez sur le site web de l'aéroport de Saint-Jean et vous ne trouverez aucune mention de l'architecture du bâtiment et encore moins des œuvres qui agrémentent son intérieur; comme si c'était normal. Je ne peux trouver meilleur exemple d'intégration de la culture, au sens propre, dans notre vie quotidienne.

Mais il y a plus : la sculpture *L'Étreinte* qui trône dans le hall d'entrée de l'aéroport est l'œuvre d'un artiste bulgare, Luben Boykov, réfugié à Terre-Neuve dans les années 90 et qui, comme moi d'ailleurs, a été accueilli à bras ouverts dans la communauté artistique provinciale.

Plus que la générosité et l'accueil des Terre-Neuviens lors des attaques de 2001, cette œuvre célèbre surtout la diversité culturelle de la province, la richesse de sa production artistique et l'ouverture d'esprit d'un peuple qui ne craint pas de confronter sa culture à l'étranger, l'invitant même à y ajouter sa marque et à la représenter tout entière culturellement. Qui l'eût cru? L'aéroport de Saint-Jean de Terre-Neuve est un lieu de toutes les complicités culturelles!

**Et c'est de ces complicités portées par la culture dont j'aimerais vous parler maintenant.**

**Qui dit culture dit « supplément d'âme »**; ce je ne sais trop quoi indispensable à l'estime de soi, au vivre ensemble, nécessaire pour prospérer et pour s'ouvrir à l'autre. A cette époque de mondialisation, d'appât du gain, de l'artifice et de l'artificial, la culture, elle, ne ment pas. Elle

seule peut efficacement encourager la complicité et..

**Qui dit complicité dit ... affirmation de soi**, de sa culture, de ses racines comme on le voit si bien exprimé dans le panorama de Saint-Jean de Terre-Neuve, grâce au Rooms et comme vous en voyez démonstration, chacun d'entre vous, dans toutes les actions que vous menez chez vous.

**Qui dit complicité dit aussi... refus de l'isolement.**

Et si vous avez pensé en voyant The Rooms, « C'est beau, mais il en faut des sous pour s'affirmer de cette manière! », laissez-moi vous présenter...  
Conche

Un village tout au bout de la Péninsule Nord de Terre-Neuve et d'un ultime trajet de 25 kilomètres de route en terre sur laquelle les originaux sont plus nombreux que les voitures qui s'y aventurent; 600 habitants avant l'effondrement des stocks de morue, 250 habitants aujourd'hui, une toute petite école et ni médecin, ni policier, ni dentiste, ni supermarché. En 1992, lors de la fermeture de la pêche, personne n'aurait parié sur l'avenir de ce minuscule village, établi par les pêcheurs français au XVII<sup>e</sup> siècle et centré, depuis le début des années 1900, sur une usine de poisson.

Je m'y suis rendue pour la première fois en 2001, lorsque je commençai les préparatifs pour célébrer trois ans plus tard, 500 ans de présence française à TN et le 400<sup>e</sup> anniversaire de l'Acadie. À cette époque, je ne donnais pas cher non plus de l'avenir du village mais son histoire hors du commun m'y amenait et je voulais voir ce que nous pourrions faire ensemble pour marquer cette présence française si peu connue. J'y ai trouvé un groupe de femmes déterminées à rester là où elles avaient toujours vécu, à ce que leurs enfants continuent de fréquenter leur petite école, à ce que l'usine ne ferme pas. L'histoire de cette région que les Français appelaient « le Petit Nord » leur a été comme une planche de salut et elles décidèrent de rendre leur village incontournable pour les touristes.

À Conche, j'ai découvert des gens simples mais d'une ambition hors du commun; rien n'était à leur épreuve et, encore aujourd'hui, les défis les plus intimidants semblent réduits, entre leurs mains, à une taille dérisoire. Je n'ai jamais regretté de m'être rendue à Conche!

Ces femmes remarquables ont commencé par rénover un centre hospitalier pour en faire un centre culturel, persuadé la Fondation Québec-Labrador de travailler avec elles pour réaliser une exposition bilingue sur l'histoire de la pêche à la morue, créer un site web, bilingue bien sûr; ce faisant, elles se sont associées – il ne faut pas avoir froid aux yeux ni souffrir d'un complexe d'infériorité! - au Musée du Vieux Granville en Normandie et à celui de l'île de Groix en Bretagne avec lequel l'école de Conche a publié un livre pour enfant, bilingue, vous l'aurez deviné! : en 2004 on y a construit un four à pain, une chaloupe basque, rénové des bâtiments patrimoniaux, ouvert une résidence d'artistes et lancé des fêtes qui durent encore, comme la fête du sel à l'automne. On peine à trouver une telle implication dans les 34 autres communautés où les célébrations de 2004 ont eu lieu.

Mais le meilleur restait à venir. Le patrimoine, l'histoire c'est bien et certainement cela a valu à Conche un afflux de visiteurs mais il semblait manquer quelque chose, une implication directe des gens du village, l'expression peut-être de leur foi en leur communauté et de leur fierté. Les arts allaient remplir ce rôle : le tout premier artiste à fréquenter la résidence d'artistes, en 2004, fut le peintre français Jean-Claude Roy. Sa femme, une terre-neuvienne, faisait de la broderie pour passer le temps ce qui a intéressé les meneuses du village. De fil en aiguille, c'est le cas de le dire, l'idée de faire une tapisserie célébrant l'histoire de la province et de leur village est née. Une visite à Bayeux pour admirer la tapisserie a confirmé les femmes dans leur entreprise; Conche allait réaliser sa tapisserie de Bayeux, mais en plus long! Guillaume le Conquérant aurait-il manqué d'ambition? Face aux femmes de Conche, il semblerait que oui.

Le résultat, le voici. Une œuvre dessinée par Jean-Claude Roy, mise en forme et en couleurs pour la broderie par la femme de l'artiste et réalisée par les gens du village, femmes, enfants des écoles et hommes. Des hommes pour construire les métiers, des femmes pour la broderie. Gardez à l'esprit qu'aucune de ces femmes ne savaient broder et encore moins le point dit de Bayeux. Au début, c'était très amusant, la brodeuse piquait la toile et une femme, accroupie en-dessous du métier, prenait l'aiguille et la renvoyait dans le bon trou vers la brodeuse. Le travail qui a duré plus d'une année, a été suivi de près par la communauté. Des bancs installés dans la salle ont permis à chacun de venir s'installer pour l'après-midi, pour observer le travail, offrir conseils ou simplement pour commenter les nouvelles du moment. J'avais vu les hommes faire la même chose, dans un hangar de pêche, autour de la construction de la chaloupe basque. La « tapisserie de Conche » fait 66 mètres de long. Comment l'exposer quand on dispose d'un tout petit local? Aucun problème : on la fait serpenter dans toutes les pièces, c'est pourtant simple! Je ne peux que vous conseiller d'aller voir vous-même... Tout un ressourcement! Garanti!

Le plus beau, c'est que cette expérience haute en couleurs a donné naissance à une petite industrie de broderie très intéressante qui continue de faire briller la fierté culturelle dans le minuscule village de Conche, tout en assurant quelques revenus.

### **Qui dit complicité dit ... humanité**

Vous est-il déjà arrivé de faire face à un médecin manifestement compétent mais totalement dénué d'entre-gens, incapable de socialiser, d'entrer en relations quelles qu'elles soient avec ses patients? Je gage que oui...

Mais savez-vous que dans certaines facultés de médecine, on connaît bien la question et qu'on tente d'y remédier... par les arts? C'est le cas à l'université Dalhousie de Halifax où la faculté de médecine dispose d'un programme intitulé « Humanities in Medicine », « les humanités en médecine ».

Basé sur le constat « qu'il faut embrasser son humanité pour devenir un meilleur médecin », le programme encourage les étudiants à s'impliquer dans la musique, l'écriture, les arts de la scène, les arts visuels ou la danse durant leurs deux premières années d'étude.

C'est le Docteur Ron Stewart, un grand Canadien, un urgentiste de renommée internationale et Professeur émérite de la faculté de médecine de Dalhousie, qui a mis sur pied le programme « Music in Medicine »; En arrivant sur la page web, on lit : « La musique est une loi morale : elle donne une âme à nos cœurs, des ailes à la pensée, un essor à l'imagination. Elle est un charme à la tristesse, à la gaieté, à la vie, à toute chose. » Avouez que ce n'est pas la citation qui vient à l'esprit pour une faculté de médecine.

Pourtant, je peux vous le dire, ça marche, je l'ai vu de mes propres yeux en côtoyant Ron, en le voyant diriger ses chorales, encourager ses élèves à créer; et j'ai vu la réussite du projet dans le fils de mon meilleur ami, aujourd'hui médecin de famille. Il y a vingt ans, ce jeune homme talentueux n'aurait pas pu entrer en faculté de médecine car il avait un bac en musique. À Dalhousie, il a fait ses études sans négliger son art et ses patients vont bientôt mesurer toute leur chance de l'avoir comme médecin.

### **Qui dit complicité dit aussi... meilleure compréhension entre les êtres**

C'est vrai au niveau de chaque individu, comme lorsqu'on forme un médecin pour que ses connaissances médicales aillent de pair avec son empathie, son ouverture sur le monde et son âme, c'est vrai aussi au niveau collectif et c'est bien souvent l'art, bien plus que la langue par exemple, qui sert de pont à cette complicité.

Un des plus beaux exemples qu'il m'ait été donné de voir s'est produit en 2004 dans le tout petit village de Miquelon, dans mes îles de Saint-Pierre et Miquelon. 2004, je vous l'ai déjà dit, c'était l'anniversaire de 500 ans de

présence française à Terre-Neuve-et-Labrador et Saint-Pierre et Miquelon et le 400ème anniversaire de l'Acadie. Dans le cadre de ces célébrations, Saint-Pierre avait décidé de faire venir une chorale et des musiciens du Pays Basque et Miquelon d'inviter les Mi'kmaq de Mi'aPukek à Terre-Neuve à refaire le trajet de leurs ancêtres qui, tout au cours du XVIIIè siècle, venaient à Miquelon faire leurs dévotions catholiques, baptiser leurs enfants, célébrer leurs mariages et enterrer leurs morts.

Si la venue des Basques à Saint-Pierre était chose presque habituelle tant la culture basque y demeure vive, la venue des Mi'kmaq à Miquelon était une idée radicale. Certains locaux craignaient un peu cette rencontre avec « les Indiens » dont ils avaient entendu dire tant de choses négatives. Et pourtant, elle eut lieu cette rencontre, les Mi'kmaqs arrivant en canots d'écorce comme leurs ancêtres, ce qui donna lieu à des fêtes hautes en couleurs dont on parle encore.

Les habitants de Saint-Pierre avaient fait le déplacement à Miquelon par centaines, les Basques étaient de la partie et tout le monde s'est pressé dans la petite église pour un service bilingue (anglais pour les Mi'kmaqs) agrémenté de chants basques, acadiens et Mi'kmaqs, cérémonie diffusée en direct par la chaîne de télévision locale pour les malchanceux qui ne pouvaient pas y être en personne.

L'ambiance était unique, je m'en souviens encore aujourd'hui, les gens absorbés par une sorte de béatitude muette. Nous ne comprenions rien aux chants de la chorale Mi'kmaq, ni aux rituels de la fumée et des quatre coins de l'univers, eux ne comprenaient rien aux chants acadiens et basques, mais peu importe! Personne, après ce jour, n'a plus émis quoique ce soit de négatif à l'endroit de ces visiteurs avec leurs robes en peau de caribou, leurs mocassins brodés et l'impressionnant couvre-chef de plumes de leur Saquamaw.

Le service terminé, les cadeaux échangés, les caméras parties, le chef Misel



Joe et moi-même (interprète d'office, cette journée-là) sortîmes sur le parvis de l'église où la foule qui l'attendait se mit spontanément à applaudir et Saqamaw Joe... à pleurer.

Quelques minutes plus tard, dans une atmosphère de fête foraine, le vin aidant, les basques se mirent à chanter et un musicien à jouer de la xalaparta – sorte de xylophone en bois – que personne n'avait jamais vu avant. Les Mi'kmaq écoutèrent un moment, les jeunes chanteuses de la chorale autochtone s'approchèrent, les hommes prirent leurs tambours et on assista alors à une session impromptue de musique Mikmaqo-Basque ou Basko-Mi'kmaq entre des artistes qui ne pouvaient communiquer autrement.

« Un ange passa », comme on dit, un moment fugace de profonde complicité artistique et humaine qui transcende toutes les frontières, tous les obstacles et qui vaut la peine d'être vécue à fond tant elle est, par nature, éphémère. Les arts permettent de créer ces moments, offrant ainsi à chacun d'entre nous ce supplément d'âme. Je suis convaincue que tous les spectateurs ce jour-là sur le parvis de l'église de Miquelon sont repartis chez eux de meilleures personnes.

### **Plus terre à terre cette fois, qui dit complicité dit ... développement social et économique**

C'est dans la plus grande discrétion que la ville de Saint-Jean de Terre-Neuve, dans le minuscule village de pêche de Quidi Vidi, construisit à l'emplacement même d'un ancien hangar de pêche et dans le respect de cette architecture ancestrale, ce bâtiment nommé « **la Plantation** ». Là encore, le nom fait référence au nom donné il y a très longtemps aux établissements des premiers colons britanniques à Terre-Neuve, début du XVIII ème siècle environ.

Il s'agit d'un centre de création et de commercialisation pour les artistes et

artisans émergents de la ville. On y accède sur dépôt de candidature et on y obtient un petit studio, comme celui-ci, où créer et vendre ses produits, ce qui serait tout simplement impossible autrement pour des artistes encore non confirmés.

On y dispose en plus de salles de réunions, on y organise des fêtes, des ventes à Noël, bref l'endroit est convivial, obligeant les artistes à l'entraide et rendant accessible à tous et à toutes leur processus de création.

C'est un exemple impressionnant d'installation des arts dans la ville, c'est une source de développement économique mais aussi social puisque la proximité avec les créateurs et leur art encourage la connaissance de l'autre.

Reste l'exemple, par excellence, des arts dans la communauté, un exemple purement terre-neuvien qui fait le tour du globe : **Fogo**, son hôtel très grand luxe, ses résidences d'artistes et un concept unique au monde qui permet à l'île de Fogo et aux îliens d'être les acteurs majeurs de ce développement artistique et culturel d'une envergure inégalée.

Revenons au commencement et à celle par qui tout est arrivé : Zita Cobb, fille du lieu qui, grâce à l'informatique dans les années 80, devint à quarante ans à peine, une femme très riche. Partie de son île à toute vitesse pour faire sa marque dans le monde, elle décida, à l'âge mûr, de retourner chez elle et de mettre sa fortune au service de son île, ravagée tout comme Conche, par l'effondrement des stocks de poisson.

Elle créa alors le *Shorefast Foundation* pour donner corps à son idée. Les bases de cette fondation à but non lucratif sont claires :

- Nourrir le sens d'appartenance au lieu - « Sense of Place » disent les anglophones
- Assurer la viabilité de la communauté
- encourager l'expression artistique comme vecteur de connaissance, d'appartenance, de remise en question et d'innovation, comme façon de

prendre part à une conversation universelle pour mieux comprendre notre monde et de participer à des changements sociaux positifs.

La fondation a trois programmes majeurs :

La Fogo Island Arts qui offre des résidences d'artistes à l'année longue partout sur l'île, l'hôtel Fogo Island Inn qui encourage un géo-tourisme hors-norme et un programme de micro-crédit pour les petits entrepreneurs locaux.

Tout a commencé par les résidences d'artistes qui connaissent un succès phénoménal, je ne désespère pas d'en obtenir une un jour – puis continué avec l'hôtel dont l'architecture, l'art, les meubles, les tapis, les couvertures etc., sont créés par les meilleurs artistes et artisans de l'île et de la province et dont les repas utilisent en priorité les produits locaux; tous les visiteurs passent au moins une demie journée avec des gens de l'endroit, à la cueillette des bleuets ou des platebières, en bateau, ou sur les sentiers pédestres; tous les repas sont compris dans l'onéreux prix de la chambre, peu importe où ils sont pris sur l'île, et une fois par an les résidents de Fogo peuvent aller passer gratuitement une nuit à l'hôtel.

Tout ce qui sous-tend ce merveilleux exemple de développement économique durable, bien pensé et surtout socialement responsable, ce sont les arts, la culture et le patrimoine, « sources d'inspiration et de courage qui donnent discipline et liberté, qui nous permettent de suivre nos passions, de donner cours à notre curiosité et d'avancer tout en trouvant des façons de renouveler nos traditions. » C'est Zita Cobb qui le dit!

La Plantation et Fogo et toutes ces expériences que je viens de vous présenter sont de beaux exemples, vous en conviendrez, du potentiel de la culture comme point de départ de toutes les complicités. Ces exemples sont nés, dans tous les cas, de la nécessité; nécessité de s'affirmer, de dialoguer, de s'épanouir et de durer.

Mais l'expérience m'a aussi prouvé que cette nécessité doit s'accompagner de quelques précautions de base ou plutôt de certains pré-requis que je vous confie car ils sont, à mon sens, indispensables à la réussite de tout projet d'insertion des arts dans la ville.

### **Il faut que les projets culturels s'appuient sur un minimum d'activité économique connexe**

Dans le cas de Conche, le centre d'interprétation, la société historique du French Shore, l'exposition sur l'histoire de la pêche à la morue, la tapisserie... rien de tout cela n'aurait marché sans l'usine de poisson. C'est cette activité de pêche, même limitée, qui permet d'ancrer le village. Sans usine, les familles n'auraient pas eu le choix que de partir ailleurs sur la Péninsule du Nord ou ailleurs dans la province et les services se seraient faits de plus en plus rares pour les quelques irréductibles résidents : moins de service de déneigement, par exemple, et à terme la fermeture de l'école et donc l'exode général.

N'allez pas croire que les meneuses de tous ces projets culturels et patrimoniaux pensent leur village tiré d'affaires. C'est une année à la fois qu'on rêve à Conche, mais n'eût été de leurs initiatives, usine ou pas, le village serait aujourd'hui pratiquement vidé de toute sa substance humaine.

La même chose est vraie à Fogo et Zita Cobb voit l'avenir de son île ainsi : « Une île économiquement et socialement durable qui a su combiner les richesses de sa culture, de son histoire et de sa population pour en faire un modèle de communauté rurale contemporaine accomplie » On ne saurait mieux dire mais cela demeure tout un défi.

### **Il faut soigner les détails**

Lorsqu'il s'agit de construire des partenariats entre les arts et la ville, par « Ville » entendez l'institutionnel, il faut prendre soin de bien réfléchir, de considérer une variété de cas de figures, de scénarios et surtout, surtout de bien définir les rôles et responsabilités de toutes les parties, de mettre noir sur blanc ce que chacun va en retirer, financièrement ou autre. Sans rentrer dans les détails – c'est trop affligeant! - je connais des projets qui ont été bâti sur une générosité et un élan positif de toutes les partis pour dégénérer en bataille digne d'un héritage familial lorsque l'entreprise a connu du succès. Inutile de préciser que, peu importe le succès, l'esprit créateur et humaniste de l'initiative en prend un coup!

## **Il faut que la population y ait un rôle à jouer**

Zita a beau être une enfant « du pays », quand elle est revenue sur son île pour lancer son vaste projet, beaucoup ont haussé les sourcils et tout de suite imaginé qu'elle allait créer une structure pour touristes super-riches – on est tout de même à 1500\$ la nuit en tout inclus (sauf l'alcool), deux nuits minimum! - et que la population locale n'en tirerait pas un sou. Pire encore, que cette activité ne ferait rien pour améliorer la situation précaire de l'île.

Zita a su désamorcer les préjugés négatifs de la communauté en donnant des rôles précis à chaque secteur de la population; en s'assurant d'encourager le développement d'autres hôtels ou restaurants plus modestes, en invitant les musiciens locaux – peu importe leur professionnalisme – à se produire à l'hôtel, en commandant des produits aux tricoteuses, brodeuses et couturières locales – tous les lits sont garnis de courtepointes faites à Fogo, bref en essayant de tout prévoir, pour inclure.

C'est aussi que sans cela, Zita le répète à tout celui qui veut entendre, il n'y a rien de concret à montrer aux visiteurs, sauf « ce qui était avant », faisant ainsi des communautés des sortes de musées en carton pâte.

## **Il faut aussi quelque chose de concret à y gagner localement**

Dans tous les exemples que je viens de vous présenter, c'est un aspect incontournable de la réussite : donner quelque chose de concret à chacun, à la communauté, à la société; et je ne parle pas ici seulement d'avantages monétaires.

Dans le cas des Rooms et de l'aéroport de Saint-Jean c'est un sens identitaire, c'est la fierté de montrer avec panache et goût qui nous sommes en tant que Terre-Neuvien ou Labradorienne. À Miquelon, avec 2004, ce fut une prise de conscience collective de la richesse d'une histoire, d'un patrimoine et le désir de les approfondir, rôle que joue l'association Miquelon-Culture-Patrimoine qui travaille aujourd'hui avec le Comité provincial des sociétés culturelles du NB. Avec les ateliers de la Plantation de Quidi Vidi, à la faculté de médecine de Dalhousie c'est l'avenir des artistes et artisans émergents et des futurs médecins que l'on nourrit; À Conche et à Fogo, c'est tout cela ensemble.

## **Enfin, je ne saurais trop vous recommander d'impliquer des femmes dans vos projets**

Ce n'est peut-être pas un conseil qui s'applique au milieu urbain mais je peux vous garantir qu'en milieu rural c'est un « must », comme dirait les Français. Ce n'est pas une suggestion sexiste, loin de moi l'idée, mais une constatation.

Dans des petits endroits comme Conche et les villages avoisinants de Croc ou Grandes Oies (encore deux noms français de ce Petit Nord), sur l'île de Fogo, en Acadie, à Saint-Pierre et Miquelon et partout ailleurs où il m'a été donné de travailler dans le domaines de la culture et du patrimoine, ce sont les femmes qui mènent. J'ai une théorie à moi sur cet état de fait.

Dans les milieux ruraux traditionnels, les hommes avaient et ont encore

aujourd'hui quelques rôles bien définis dans lesquels ils sont priés de se cantonner : la pêche, la chasse, la coupe du bois, voire les gros travaux; ces jours-ci cela peut aussi être le départ vers l'Alberta pour gagner beaucoup de sous. Pendant ce temps-là, et depuis des siècles, les femmes sont polyvalentes, elles sont partout, elles font tout : « le lavage, le repassage, l'élevage » comme disait Yvon Deschamps! Ce sont elles aussi qui s'occupent du linge de l'église et souvent de celui du curé, qui brodent, qui cousent, qui chantent, qui organisent le bingo... vous voyez ce que je veux dire. Et comme elles sont habituées à tout faire, rien ne les effraie et elles sont capables de voir les opportunités quand elles se présentent. Si vous avez besoin de remplir des demandes de financement complexes, les femmes du Petit Nord peuvent vous aider! Elles ont très vite compris comment faire, quoi écrire, quels étaient les mots-clés à utiliser, elles connaissent tous les programmes gouvernementaux. C'est ce qui leur a permis de trouver les fonds pour aller à Bayeux, les fonds pour mettre en œuvre le projet de tapisserie et ceux pour rénover le centre où elle est aujourd'hui exposée. Ce qui est vrai à Conche, l'est tout autant à Fogo, sur la péninsule de Port-au-Port, à Pomquet et à Chéticamp, à l'île Madame, à Miscou... et chez vous.

Voilà ce que je voulais partager avec vous aujourd'hui au tout début de vos délibérations. Je voulais vous faire rêver au possible, je voulais vous présenter des exemples dont vous n'aviez sans doute jamais entendu parler et qui vont du plus simple au plus novateur.

Je dois l'avouer!!!, en vous présentant des exemples issus de ma province de Terre-Neuve-et-Labrador pour lequel le Québec a tant d'à priori et qui a eu pendant si longtemps l'image d'une province excentrée autant géographiquement que socialement, je voulais vous déstabiliser un peu et, ce faisant, vous prouver qu'il y a du potentiel partout, dans un village perdu de 250 âmes, comme dans une capitale provinciale, dans une faculté de médecine ou sur des îles reculés, pour que les arts se marient à nos villes et villages et qu'il est même indispensable que cela arrive pour que nous donnions espoir et avenir à nos sociétés.

Je vous remercie.